

Dévoré les aînés

David Clerson

Numéro 332, automne 2021

Nous vieillirons ensemble. Quelle place pour la vieillesse dans notre société ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96807ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

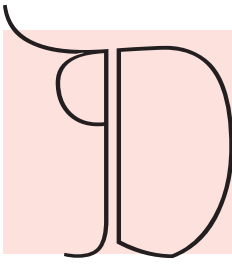
Clerson, D. (2021). Dévoré les aînés. *Liberté*, (332), 45–47.

Dévorer les aînés

× × × × × × × × × × × × × × ×

Pourquoi ne pas donner un sens aux vieux corps inutiles en faisant des croquettes pour chien?

La méthode de Jonathan Swift appliquée au Québec. Par David Clerson



Dans sa *Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public* (1729), l'écrivain satiriste Jonathan Swift s'attriste de la surpopulation d'enfants indigents, encombrant les rues, condamnés à la mendicité ou au crime; un poids pour leurs parents et leur pays déjà soumis à la violence de l'occupation britannique. À l'aide d'un argumentaire détaillé, enrichi de chiffres et de calculs, son essai propose une solution à la surnatalité et à la pauvreté : envoyer chaque année à l'abattoir 100 000 enfants issus des familles les plus démunies et vendre leur viande. Ainsi calcule-t-il leur poids et leur valeur marchande, de même que les marges de profits générées par leur exploitation, allant jusqu'à suggérer d'utiliser leur peau pour confectionner des bottes ou des gants. Il vante la valeur nutritive et gustative de ces produits de boucherie, propose des recettes, prévoit de conserver 20 000 autres enfants pour assurer la pérennité du cheptel. Adroitement, il répond à certaines objections, et, le faisant, paraît faire preuve de générosité et d'humanisme. À son entreprise, il voit également une utilité sociale : elle permettrait notamment de réduire la violence conjugale, le mari n'étant plus poussé à battre sa conjointe puisqu'elle pourra lui donner, « produire » vaudrait-il mieux dire, avec chaque naissance, de la viande qu'il pourra vendre à bon prix. L'auteur, habile argumentateur, poursuit de la sorte pendant des pages, exposant les tares propres à l'Irlande et faisant le portrait des plus riches, réjouis par cette nourriture saine, tendre et abordable qu'ils pourront dévorer.

On le comprend : la pensée de Swift est rigoureuse et pragmatique. Aux problèmes, elle trouve des solutions. C'est à raison qu'on étudie ses stratégies discursives dans les collèges et les universités du monde anglo-saxon. Ainsi, la lecture de *Modeste proposition* incite-t-elle à se demander comment s'en inspirer pour régler les défaillances du Québec d'aujourd'hui. Je pense en premier lieu à la crise permanente du vieillissement de la population, dont l'ampleur s'est révélée avec particulièrement de force au temps de la pandémie.

Revaloriser l'âge d'or

De février 2020 à février 2021, dans les centres d'hébergement et de soins de longue durée (CHSLD) et les résidences pour personnes âgées (RPA), environ 7 000 personnes

sont mortes de la covid-19 dans des conditions souvent effroyables, pour la plupart victimes des déficiences du système de santé. Les récits qui en rendent compte sont atroces : des mourants emportés sans avoir pu revoir leurs proches ou leur parler, des corps retrouvés abandonnés dans leurs excréments ; des soignantes (ce sont surtout des femmes) broyées par la tâche, mal encadrées, mal outillées, travaillant chaque jour jusqu'à l'épuisement ; des soignantes, aussi, qu'on idéalise sous la forme abstraite d'anges gardiens pendant qu'elles voient se multiplier les cadavres, qu'elles n'ont jamais autant emballé de corps, que, malgré leur dévouement, leur métier ressemble de plus en plus à celui des croque-morts, et qu'elles finissent souvent terrassées, en état de choc post-traumatique, en passe de devenir des mortes-vivantes – sans soutien tangible du système qui les écrase, alors que c'est en grande partie grâce à elles qu'il tient encore.

L'infirmière Natalie Stake-Doucet, qu'on peut entendre dans le documentaire sonore *Quels morceaux de nous la tempête a-t-elle emportés avec elle ?*, de Jenny Cartwright, compare ainsi l'angoisse qui gagne les travailleuses des CHSLD au printemps 2020 à des « vagues dans une mer où un pétrolier s'est déversé » ; une angoisse qui colle, dans laquelle elles sont engluées. Elle parle de souffrance, de découragement, de l'absence d'empathie et d'aide réelles des dirigeants : ceux-là mêmes qui ont rendu dysfonctionnel le réseau public, qui ont contribué à le démanteler. Dans ce réseau, les infirmières sombrent. Dans ce réseau, les vieux meurent, leurs conditions de vie souvent misérables encore aggravées par la pandémie. Et reste, dans l'imaginaire collectif, l'image abstraite des cadavres accumulés.

Quelle leçon tirer du désastre ? Comment apprendre de l'atrocité ? Aurait-il fallu transformer le deuil collectif en expérience profitable ? Est-il possible de tirer des bénéfices de cet échec pour révolutionner notre relation aux aînés et en faire un outil d'enrichissement public ? En s'inspirant de Swift, le bon peuple québécois, réputé pour sa générosité et son ouverture, aurait pu songer à trouver une utilité à ces cadavres, qu'ils profitent aux suivants, qu'ils bénéficient aux générations futures. On parle en effet d'une quantité importante de matière organique : 7 000 corps d'une moyenne approximative de 75 kilogrammes, pour 525 tonnes de substance riche en protéine. Mais que faire d'une viande si vieille, si usée, si défraîchie, si coriace, si difficile à cuire ? Pourrait-on imaginer la broyer ou la mouliner et en faire une moulée pour nourrir le bétail entassé dans les porcheries industrielles ou les parcs d'engraissement bovin, ou encore la condenser sous la forme de barres de

viande séchée ou de lamelles de *jerky* que l'on distribuerait dans les paniers des banques alimentaires destinés aux plus démunis, dont le nombre a explosé durant la pandémie. Voilà qui aurait pu donner un sens aux morts accumulés.

On nous le répète depuis des décennies : le Québec vieillit. On estime qu'en 2030, les soixante-cinq ans et plus compteront pour 25 % de la population. Que faire, alors, des personnes âgées qui vivent dans des conditions souvent déplorables, des corps vieillissants qui prennent de la place, qui coûtent cher et dont on ne sait s'occuper ? Leur famille ne les visite plus, le paysage est terne vu de leurs fenêtres, ils ne sont pas retournés chez eux depuis des mois, des années, le cancer les ronge, l'arthrite déforme leurs mains, leurs bouches ne parviennent plus à dire, leurs yeux lentement s'éteignent, l'angoisse les gagne, ils ont oublié qui ils étaient. On les croirait condamnés à l'abattoir. Les mettre à mort serait-il vraiment un sacrifice ? Et ce sacrifice, ne l'appelleraient-ils pas eux-mêmes s'il leur permettait de contribuer à la vitalité économique de leur nation et au bonheur de ceux qui les suivent ? On ne saurait se servir de la chair de ceux qui sont déjà morts pour nourrir nos animaux de compagnie – elle est de trop mauvaise qualité –, mais on peut imaginer utiliser les corps de ceux qui vivent encore, en un sacrifice positif, pour alimenter les usines de croquettes pour chats et pour chiens. On créerait ainsi de l'emploi et de nouvelles entreprises, de même qu'une expertise québécoise qui deviendrait une spécialisation, une fierté. Nos usines de transformation de matière organique, pionnières, pourraient de plus profiter de cadavres venus du sud de la frontière et qu'on revendrait ensuite à nos voisins américains, à nouveau utiles, récupérés. Et cette marchandisation de leur chair, les aînés la jugeraient eux-mêmes bénéfique, ils la soutiendraient, heureux de ce legs, heureux de servir, heureux de contribuer au rayonnement de leur nation et à l'enrichissement des jeunes générations plutôt que d'être un poids pour leurs familles et les finances publiques.

L'ironie critique

Cette proposition, comme celle de Swift, est bien évidemment atroce : elle dépeint une logique totalitaire, déshumanisante, en usant d'une rhétorique faussement positive, qui cache l'horreur.

On l'aura compris, l'argumentaire de *Modeste proposition* est ironique, comme le relèvent ses effets d'exagération, l'humilité affirmée de l'auteur, qui contraste avec l'ampleur et l'atrocité de son projet, le discours sous-jacent qui traverse le texte et insiste sur la « dévoration » du peuple irlandais par les grands propriétaires et l'Angleterre, de même que les positions réelles de Swift, connu pour sa défense des plus pauvres et des opprimés. L'ironie que l'auteur pratique, plutôt que d'inspirer le rire ou la moquerie, a donc une fonction critique : elle souligne l'état d'aliénation du peuple irlandais, condamné à l'extrême pauvreté par l'envahisseur anglais et l'élite marchande qui l'usent, le dévorent, le détruisent. En réduisant l'être humain à sa valeur économique ou fonctionnelle, Swift, au XVIII^e siècle, propose une critique des systèmes les plus oppressifs, et met en scène l'application d'un utilitarisme destructeur préfigurant les pires dérives des régimes politiques à venir.

Semblablement, l'application contemporaine du procédé ironique de Swift, de sa satire mordante, au contexte québécois d'aujourd'hui, et plus précisément à celui du massacre des aînés dans les CHSLD et les RPA durant l'année 2020, illustre l'horreur de leur déréliction, du dépérissement des corps, des individus abandonnés par un système incapable de les soigner, affaibli par les mauvaises décisions de gestionnaires

× × × × × × × × × × × × × × × ×

L'année 2020 a transporté en plein jour ce qui demeurait dans l'ombre : la violence de notre relation aux aînés, de l'idée même qu'il faille les « gérer », du vieillissement présenté à répétition comme une catastrophe.

× × × × × × × × × × × × × × × ×

et la dégradation des services publics au gré des campagnes d'austérité. L'année 2020 a transporté en plein jour ce qui demeurait dans l'ombre, ce qu'on ne voulait pas voir : la violence de notre relation aux aînés, de l'idée même qu'il faille les « gérer », du vieillissement présenté à répétition comme une catastrophe, et ce, sans égard pour la valeur de ceux qui vieillissent. À un point tel que nos dirigeants politiques, au fil des mois de la pandémie, ont pu convaincre la population de leur bonne gestion de la crise (en témoigne l'immense popularité du gouvernement, les sondages répétant la foi de la population en sa réussite), puisqu'en dehors des CHSLD ne se comptent pas autant de morts, que l'hécatombe ne concerne que les plus faibles parmi les aînés, les presque morts, dont la disparition semble secondaire, comme s'ils formaient une humanité à part, hors de la société, que l'échec à les protéger n'était pas en soi un échec collectif. Ainsi, en affirmant lors d'une mêlée de presse en juin 2020 que, « s'il n'y avait pas eu cette situation catastrophique dans les CHSLD, ça aurait été une victoire sur toute la ligne », François Legault montre bien que, pour « vaincre », pour réussir, au Québec, il vaut mieux se passer des aînés. Dès lors, un an plus tard, dans une province où la faillite du système de santé est pensée comme inéluctable et le vieillissement de la population constamment considéré comme une crise, leurs cadavres peuvent être laissés derrière et la croissance économique, reprendre sans s'y empêtrer.

En ce printemps 2021, dans le Québec qui lentement se déconfiné, les morts, comme dévorés, semblent de plus en plus invisibles maintenant que s'annonce la sortie (réelle

ou fantasmée) de la pandémie et que brillent à nouveau les lumières d'un monde à la gloire paradoxale du travail et du loisir : la reprise annoncée des vols pour Cancún, pour Barcelone, pour Bali, les moteurs qui tournent de plus en plus vite, le réveil pressé des industries, les corps qui oublient qu'ils vieillissent en une accélération constante et aveugle laissant derrière les plus démunis. Il faut alors trouver des outils pour se tourner vers nous-mêmes et les cadavres accumulés.

Le temps de lire

J'ai enseigné *Modeste proposition*, au cégep, à quelques reprises. Chaque fois, j'ai demandé à ma classe : « La proposition de Swift vous semble-t-elle une solution convaincante à la famine qui régnait au XVIII^e siècle en Irlande ? » Et systématiquement des étudiantes ou des étudiants m'ont répondu que, oui, ça leur semblait une bonne idée, que le sacrifice des enfants était utile s'il permettait d'enrayer la famine, qu'il n'y avait rien de mieux à faire, que leur situation ne saurait de toute façon s'améliorer. Plusieurs ne voyaient ni l'ironie ni l'humour noir, ils ne saisissaient pas que, dans ce texte, l'horreur répond à l'horreur, que l'on réduit la valeur humaine à celle d'une matière marchande ou digestive et que, le faisant, Swift, au XVIII^e siècle, expose une rationalité délirante, des mécanismes de déshumanisation totalitaires et annonce les atrocités politiques des XX^e et XXI^e siècles.

× × × × × × × × × × × × × × × ×

En affirmant que « s'il n'y avait pas eu cette situation catastrophique dans les CHSLD, ça aurait été une victoire sur toute la ligne », François Legault montre bien que, pour « vaincre », pour réussir, il vaut mieux se passer des aînés.

× × × × × × × × × × × × × × × ×

Je dis cela en tout respect pour celles et ceux à qui j'ai enseigné. Même si cet exemple illustre avec quelle facilité on peut s'accorder aux idées les plus nocives comme aux doctrines les plus destructrices, s'il montre aussi la perméabilité des étudiantes et des étudiants aux pires dérives du système dans lequel ils vivent, je ne les accuse pas de bêtise : ils ne s'étaient pas encore livrés à l'analyse. Ainsi, chaque fois, nous avons étudié le texte, nous nous sommes arrêtés à son langage, à ses stratégies rhétoriques ; nous avons pris le temps

de le lire et, à tout coup, d'elle-même ou de lui-même, l'étudiante ou l'étudiant a changé de perspective, a saisi la nature de l'atrocité et a su la réappliquer à l'histoire récente et au monde d'aujourd'hui. Dès lors, il ne lui semblait plus aller de soi d'accepter la logique inéluctable de la faillite d'un système social (de l'époque de Swift ou du monde d'aujourd'hui) et de voir le sacrifice d'une partie de la population comme nécessaire au règlement d'une crise sociale ou au bon fonctionnement de l'économie. Et plus largement se posait en elle ou en lui la question de l'utile : dois-je moi-même me sacrifier (par le travail, par l'obsession de la réussite et de la postérité) pour contribuer au monde qui m'écrase et dans lequel je vis ?

Je ne sais pas s'il faut croire au pouvoir de la littérature : elle change rarement le monde, je ne suis pas certain qu'elle change vraiment la vie. Comme écrivain, je m'en méfie. Peut-être parce que je me méfie de ce que l'idée de pouvoir peut impliquer d'oppressif. Mais il reste que l'exemple que je donne montre ce que peut, peut-être, la littérature : ramener le lecteur au monde, le lui faire voir sous un angle pour lui inattendu, changer ses perspectives.

C'est pourquoi, quand les lendemains sont glacés, quand les erreurs se répètent, quand l'aliénation semble endémique, quand les morts des RPA et des CHSLD ressurgissent et à nouveau nous habitent, je me demande s'il ne faut pas réellement apprendre à lire et à se lire, prendre le temps de le faire, développer envers nous-mêmes et envers ceux qui nous dirigent des capacités de jugement, un réel regard critique, capable de saisir les causes et l'horreur des vies écrasées, et qui porte aussi en lui-même des capacités de changement, une acuité subversive.

✱✱

Je redonne la parole à Natalie Stake-Doucet : « [Au printemps 2020, dans les CHSLD], le travail qui pèse sur nous pis la souffrance qui nous entoure, ça agit comme une brume qui enveloppe tout. Ça nous empêche de voir quoi que ce soit d'autre. » Ce brouillard est imposé aux infirmières par leur douleur morale et leurs conditions de travail, par la gestion désastreuse du système de santé, par les décisions des politiciens, par l'enfermement quotidien auprès des mourants et des morts, mais règne au Québec un autre brouillard opaque et permanent, qui devient l'occasion d'un renoncement que rien ne vient justifier : le renoncement à régler les problèmes systémiques qui nous minent, le renoncement à changer véritablement les figures qui nous dirigent, le renoncement à apprendre réellement de morts et de vies écrasées, à prendre conscience de nos propres échecs et de nos médiocrités.

Je repense aux cadavres, aux vies des vieillards violemment terminées. Dans ma tête, leurs corps forment des lettres. J'aimerais pouvoir les lire. Ces lettres, il faudrait trouver le moyen d'apprendre à les déchiffrer. **L**

David Clerson est écrivain. Ses livres *Frères*, *En rampant* et *Dormir sans tête* sont parus chez Hélio trope.